

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CHARREZ

Chronique des spectacles

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 238-241

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Chronique des spectacles

Gilbert Bécaud (22 septembre)

Trente-huit ans (qui l'eût cru ?), nerveux, sympathique... et, surtout, poète : c'était Bécaud, c'était bien lui. Peut-être pas tout à fait le légendaire « Monsieur 100 000 Volts », ni le chanteur préfabriqué que le disque impose. Non : c'était lui, simplement, bien présent, généreux jusqu'au délire — le poète des « Baladins » et de « Quand il est mort... ». Jeunesse et fraîcheur : tout cela, oui, avec un rien de gavroche et parfois d'insolence. Les chansons si souvent fredonnées revécurent tour à tour, perdant parfois de leur charme à subir trop d'improvisation, acquerront le plus souvent un pouvoir de « présence » extraordinaire. Certes, l'équilibre solo-orchestre laissait à désirer, et le micro se montra trop indispensable pour passer inaperçu. Mais tout cela avait la saveur du « direct », du « vrai ».

Gilbert, le public l'a-t-il compris ? J'ai parfois frémi de me mettre à ta place... Comment peut-on crier, siffler ainsi, et te comprendre ? Peut-être ne voit-on que Bécaud, quand il faut admirer Gilbert...

« **Les Pêcheurs de Perles** » (30 septembre)

Une année après le triomphe de « Carmen », on pouvait attendre de l'Opéra de Strasbourg un retour plus brillant. L'œuvre elle-même laissait-elle à désirer, ou l'interprétation ? Certes, n'allons pas comparer « Les Pêcheurs de Perles » à ce chef-d'œuvre incontesté qu'est « Carmen » ! Mais il semble aussi que la partition offrait suffisamment de belles pages, où l'on eût pu mettre en valeur la virtuosité des solistes, voire leur sensibilité. Les chanteurs se montrèrent au contraire embarrassés, tant par un jeu de scène maladroit que par les longueurs de certains airs. Qu'on était loin de la souplesse féline d'une « Carmen » ! Il y eut cependant quelques passages inspirés ; le merveilleux « nocturne » entre Nadir et Leïla fit oublier pour un instant les allures de Tarzan du héros et la démarche hésitante de la prêtresse ; le duo très tendu de Zurga et Leïla haussa même le ton au dramatique — et c'est fort dommage qu'on n'ait pu maintenir toute l'œuvre à cette hauteur : malgré la très belle voix de la prêtresse et quelques bons moments de Nadir et Zurga, il eût fallu des talents plus créateurs pour que le tout « passât la rampe ». Espérons que

ces saisons prochaines verront revenir un Opéra de Strasbourg aussi brillant que dans « Carmen », et dans une œuvre — disons-le — moins ingrate que « Les Pêcheurs de Perles ».

Lili Kraus (7 novembre)

C'est à peine si on ose exprimer la subtile émotion que suscita en chacun cette artiste inoubliable. Parlerai-je de miracle ? Jamais la Grande Salle ne connut telle tension, telle attention ni tel enthousiasme. Cette « présence » soudaine, ce « mystère » tangible de l'invisible qui se laisse entrevoir, tout cela suscité par la puissance de la musique entraîna une telle communion entre la pianiste et le public, que ce dernier se fit, sans le savoir, inspirateur et source de beauté. Le silence était d'une qualité presque digne du reste. Et quel déchaînement de sympathie, dans les rappels nombreux et incessants ! Le merveilleux sourire de Lili Kraus redoublait à chaque fois les applaudissements, et le public n'eut de cesse que l'artiste lui ait exprimé, d'une voix émue, sa propre joie et sa reconnaissance.

Reverrons-nous jamais cet être attachant, tout pétri de musique et de noble humilité ?...

Le Bal des Voleurs (16 novembre)

De retour dans nos régions — cela devient une heureuse habitude — le Centre Dramatique du Nord présentait cette fois « Le Bal des Voleurs » d'Anouilh. Œuvre tout en finesse et en légèreté, cette pièce représente une véritable étude psychologique : tout y est ressenti, comme pris « sur le vif » ; les personnages y vivent — ou se meurent d'ennui — avec une merveilleuse vérité. S'ils nous sont à ce point sympathiques ou odieux, c'est qu'ils incarnent sur la scène notre ambiguë réalité.

Je retiendrai à ce propos trois personnages très attachants. Gustave, d'abord, le « voleur au cœur tendre » très « St-Germain des Prés » ; et puis sonoureuse, cette fraîche et claire Juliette, qu'on dirait sortie de la plume fantasque d'un Peynet : ils s'aiment tous deux de toute la puissance de leur généreuse jeunesse — de cet amour intact qu'au fond de soi chacun admire, parce qu'il le regrette ou qu'il l'attend... Par contraste, voici justement Eva, très femme déjà par une longue expérience amoureuse, et blessée de cette lumineuse pureté qu'elle haïrait à mort, si elle n'aimait sincèrement sa cousine ; c'est un être empreint de noblesse, de souffrance et d'ennui — l'ennui de ce terrible vide en elle, et de sa déchéance ; la souffrance de n'avoir pas connu — et tant recherché pourtant — l'amour véritable.

Qu'on en vienne maintenant à l'interprétation du Centre Dramatique : ce n'est pas sans quelque malaise que le spectateur aura suivi cette incessante comédie. Certes, il est des

critiques pour n'y voir que « quatre petits tours d'aimables marionnettes dans le décor d'une ville d'eau de fantaisie » — et la mise en scène d'André Reybaz abondait dans ce sens. Mais n'est-ce pas là « escamoter » le fond, au profit d'une forme qui n'en est que l'argument ? C'est s'arrêter tout simplement au premier tableau, sans voir qu'en réalité Anouilh veut nous faire passer du quotidien banal à une vision plus intime des choses. Dieu sait, pourtant, s'il y avait là matière à faire « du beau théâtre » ! Certes, il y avait par moment, sous-jacent, ce petit frisson qui témoigne du chef-d'œuvre allié à une belle interprétation. Mais la complexité de la mise en scène réduisit trop souvent la portée réelle du texte d'Anouilh — ou en força le sens jusqu'à provoquer un rire, qui dut être un sourire mêlé d'émotion...

Je m'en voudrais pourtant de tomber dans l'injustice. Le jeu des acteurs fut en général remarquable, fort virtuose même dans certaines acrobaties, et le rythme général fort bien soutenu. Quant aux décors, on ne saurait qu'en louer l'extrême finesse et la sobriété. C'est avec un plaisir toujours neuf que nous reverrons cette troupe jeune et sympathique.

Orchestre de Chambre de Moscou (25 novembre)

Devant le nombre et la qualité des orchestres de chambre qui émergent un peu partout, on serait tenté de confondre dans une même notion de « perfection » impersonnelle et froide les apports très divers de tous ces ensembles. L'Orchestre de chambre de Moscou prouve admirablement combien une interprétation peut être à la fois personnelle et parfaite, et nourrie de folklore national. Son chef R. Barchaï s'impose d'emblée par l'humilité de sa présence, et parce qu'on le sent profondément uni à ses musiciens. Il s'attache dès l'abord à révéler au public une œuvre très séduisante de D. Chostakovitch, mettant ainsi en lumière la virtuosité, la profondeur et la sensibilité de l'ensemble. Je me tairai sur le Concerto en ré de Haydn, où la soliste se montra très peu à la hauteur d'un tel accompagnement. Mais vinrent ensuite « Les 4 Saisons », et ce fut une révélation : on ne saurait rêver une interprétation de Vivaldi plus chaude ni plus humaine. Le public était conquis. Aux bis qu'il réclama, l'orchestre répondit avec une souriante générosité, ce qui nous valut encore d'agréables surprises.

C'est donc avec une admiration sans réserve que nous saluons ce merveilleux ensemble, qu'il nous tarde de réentendre pour notre plus grand plaisir.

Mentionnons aussi, le 15 octobre, Gilles et Urfer, et, le 22 du même mois, « Les Rustres » de Goldoni, merveilleusement interprété par la troupe du Théâtre de Bourgoigne.

Jean-Claude CHARREZ, Phys.



Lili Kraus